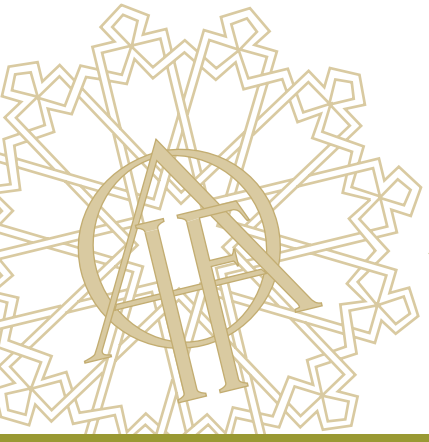
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 32 (1998), p. 125-143

Pierre Larcher

Un phénomène de dérivation "formelle" en arabe classique ? A propos de la IIIe forme verbale fāʿala.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

Pierre LARCHER

Un phénomène de dérivation « formelle » en arabe classique ? À propos de la III^e forme verbale *fāʿala*

TRAITANT de la III^e forme verbale de l'arabe classique *fāʿala*, Joüon (1935 : 99) remarque qu'« elle présente d'abord cette particularité d'avoir parfois une origine purement *formelle*, et [qu'] alors elle n'est pas *significative* » [c'est moi qui souligne]. Au § 12, auquel il renvoie, il indique plus précisément que « certains *fāʿala* ont été formés sur la forme participale [*sic*] *fāʿil* », répétant que « ce sont des *fāʿala* purement formels et non significatifs ». Autrement dit, Joüon suggère l'existence d'une corrélation entre la forme d'un dérivé et celle de sa base : le participe actif du verbe de base (*fāʿil*) et la III^e forme ont en commun l'allongement de la voyelle de la 1^re radicale. Si l'existence de cette corrélation est avérée, on peut alors parler, en reprenant l'adjectif même dont se sert Joüon, d'un phénomène de dérivation « formelle » : la signification grammaticale de la forme se trouve neutralisée, l'augment *'alif* n'étant plus la marque d'une certaine relation sémantique, mais seulement celle du *'alif* de la base et permettant de reconnaître celle-ci dans le dérivé. Il n'est plus significatif, mais seulement signalétique. Il a une fonction sémiotique, non sémantique.

Cette idée suscite aussitôt un écho chez un arabisant linguiste du discours qui a rencontré au moins un exemple d'une telle formation parmi les verbes que Benveniste (1958) proposait d'appeler « délocutifs » et dont il y a pléthore en arabe classique (Larcher, 1983, 1985).

Pour autant, l'idée n'est pas neuve en sémitologie, puisque Joüon, renvoyant en note à Vollers (1903 : 313), signale que ce dernier « a émis l'hypothèse, bien peu vraisemblable, que la forme verbale *fāʿala* a été faite sur *fāʿil* ». Autrement dit, si Joüon accepte l'idée que certains *fāʿala* sont formés sur *fāʿil*, il refuse d'extrapoler et de voir dans *fāʿil* l'origine même de *fāʿala* [1].

[1] Vollers (II. Das Qâṭil-Partizipium, p. 312-321) note que si l'on voit dans l'accompli des langues sémitiques *qatala* une forme dénominative du nom d'agent *qātil*, il faut rendre compte de la disparition de l'allongement vocalique. C'est ce dernier qui le conduit à rapprocher *qātil* et *qātala*, le reste de l'alinéa étant consacré à donner des arguments *pro* et *contra* un tel rapprochement.

Annales islamologiques 32—1998
AnIsl 32 (1998), p. 125-143 Pierre Larcher
Un phénomène de dérivation "formelle" en arabe classique ? A propos de la IIIe forme verbale fāʿala.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Elle n'est pas davantage neuve en linguistique arabe, puisqu'elle est explicitement développée par Nöldeke (1897 : 27). Ce dernier écrit en effet : « Die III. Classe bei *ʿāfā* "Wohlsein verschaffen, heilen" möchte ich durch reine Lauteinwirkung des Substantifs *ʿāfiyatun* "Wohlsein" erklären », ajoutant : « *bālā* "sich zu Herzen nehmen, sich bekümmern um" gehört wohl nicht zu *balā*, sondern ist durch *bālun* hervorgerufen ». Si l'on observe que les deux exemples donnés par Nöldeke sont les deux premiers de ceux donnés par Joüon, on en conclura que c'est chez le premier que le second en a trouvé l'idée (cf. 1). En note, Nöldeke, renvoyant à Stumme (1896, § 28, 2), signale que le phénomène ne se limite pas à l'arabe littéral, mais se rencontre également en arabe dialectal : « So geht im Tuniser Arabisch vom Partizip *wāǧib* ein Verb III. Classe *wāǧeb* "war nöthig" Impf *iwāǧeb* aus [2]. » Il ajoute un dernier exemple : « *tanāwaḥa* "sich einander entgegen richten" möchte ich so von *nāḥiyat* "Richtung" ableiten ». Or, *nāyiha* se présente comme le participe actif d'un verbe I *naḥā-yanḥū* (de « racine » NḤW), tandis que le verbe *tanāwaḥa* est un verbe de forme VI et de « racine » NWḤ. La paraphrase même donnée de ce verbe montre que la signification grammaticale (celle de réciprocité explicite) n'est pas neutralisée. Si phénomène de dérivation formelle il y a, il n'est que partiel et relève de ce que l'on peut appeler une « erreur sur la racine ». Cet exemple a le mérite de rappeler qu'on ne peut se fier à sa seule intuition ou impression : encore faut-il, avant de conclure à une dérivation « formelle », déterminer des critères objectifs autorisant une telle conclusion.

L'objet du présent article est d'examiner les exemples de Joüon, en proposant des critères permettant de les (in)valider ; de montrer que ce processus dérivationnel est bien vivant et enfin de proposer une généralisation : il existe des procédés de dérivation « formelle », dont l'existence même contribue à rendre encore un peu plus inadéquate la théorie communément admise de la dérivation lexicale en arabe classique.

1. LES EXEMPLES DE JOÜON

1.1. *ʿāfā*

« *ʿāfā* rendre la santé (*ʿāfiya*) à quelqu'un, guérir quelqu'un. »

Le nom *ʿāfiya* se présente, formellement, comme le féminin du participe actif du verbe *ʿafā-yaʿfū* (« effacer » ou « s'effacer », selon qu'il est transitif ou intransitif [3]). Et, sémantiquement, il est ainsi défini par *Lisān al-ʿArab* (désormais *LA*) de Ibn Manẓūr, m. 711/1311 (art. 'FW) : « le fait qu'Allah (...) le préserve d'une maladie ou d'une affection, et c'est la santé, contraire de la maladie » (*'an yuʿāfiya-hu llāhu [...] min suqm 'aw baliyya wa-hiya al-ṣiḥḥa ḍidd al-maraḍ*), ajoutant : « on dit *ʿāfā-hu llāhu* et *'aʿfā-hu*, c'est-à-dire "qu'il lui donne la préservation des infirmités et des affections" » (*yuqāl ʿāfā-hu llāhu wa-'aʿfā-hu 'ay*

[2] Également cité par Fleisch (1944 : 143).

[3] On dit en effet *ʿafat al-riyāḥu al-'āṯāra* (« les vents ont effacé les traces ») et *ʿafat al-'āṯāru* (« les traces se sont effacées »). Dans l'expression *ʿafā llāhu ʿanhu* (« Allah lui pardonne ! »), on admet généralement l'ellipse d'un objet tel que *ḏanb/ḏunūbahu* (« sa/ses faute(s) »).

AnIsl 32 (1998), p. 125-143 Pierre Larcher
Un phénomène de dérivation "formelle" en arabe classique ? A propos de la IIIe forme verbale fāʿala.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

wahaba lahu al-ʿāfiya min al-ʿilal wa-l-balāyā). Le fait que dans la paraphrase même du nom *ʿāfiya* apparaisse le verbe *ʿāfā* souligne l'étroite relation entre les deux. Ce que semble confirmer un peu plus loin la remarque suivante : « on dit *ʿāfā-hu llāhu ʿāfiyatan*, et c'est un nom remplaçant le *maṣdar* véritable qui est *muʿāfāt* » (*yuqāl ʿāfā-hu llāhu ʿāfiyatan wa-huwa ism yūḍaʿ mawḍiʿ al-maṣdar al-ḥaqīqī wa-huwa al-muʿāfāt*). Autrement dit, *ʿāfiya* est le *ism al-maṣdar* de *ʿāfā*, c'est-à-dire un nom (*ism*), qui, sans être le *maṣdar* formel d'un verbe, n'en a pas moins pour « dénommé » (*musammā*) celui-ci, c'est-à-dire le même sens que lui, parce que pouvant en avoir le même fonctionnement syntaxique : il peut être complément résultatif (*mafʿūl muṭlaq*) de ce verbe ou encore nom d'action. Cette propriété signale en général que ce nom est la base véritable du verbe (Larcher, 1983). Le fait qu'on ait ensuite les deux verbes III et IV paraphrasés par « donner la *ʿāfiya* » suggère que, si les deux sont sémantiquement sentis comme des dénominatifs de *ʿāfiya*, le premier est, plus particulièrement, attiré par la forme même du nom [4].

Les choses sont peut-être moins simples qu'il y paraît. Sībawayhi (*Kitāb* IV, 68) note déjà que « *fāʿaltu* apparaît parfois, sans qu'on vise, par son intermédiaire, l'action à deux : on a néanmoins formé le verbe sur lui, comme on l'a formé sur *ʾafʿaltu* ; ainsi, quand on dit *nāwaltu-hu*, *ʿāqabtu-hu*, *ʿāfā-hu llāhu*, *sāfartu*, *ẓāhartu ʿalayhi* et *nāʿamtu* » (*wa-qad taǧīʾ fāʿaltu lā turīd bi-hā ʿamal iṯnayn wa-lākinna-hum banaw ʿalayhi al-fiʿl kamā banaw-hu ʿalā ʾafʿaltu wa-ḏālika qawlu-hum nāwaltu-hu wa-ʿāqabtu-hu wa-ʿāfā-hu llāhu wa-sāfartu wa-ẓāhartu ʿalayhi wa-nāʿamtu*). Sībawayhi ne veut rien dire d'autre que ceci : il existe des *fāʿala*, comme il existe des *ʾafʿala*, qui ne sont pas en relation formelle et/ou sémantique avec des *faʿala*, autrement dit ne sont pas des déverbatifs de valeur réciproque implicite ou factitive. L'exemple de *ʿāfā* diffère cependant des autres, en ce qu'il figure dans un contexte, pour ne pas dire le contexte où on l'emploie. Il s'agit d'une formule de souhait, adressée à quelqu'un de malade, et qui, par là même, signifie « Allah lui *rende* la santé [5] ! » La forme III fait alors sens.

On peut même aller plus loin. Chacun sait, qui a vécu au Proche-Orient, que l'on salue quelqu'un en train de travailler d'un *Allāh yaʿṭīk əl-ʿāfye* (« Allah te donne la santé ! »), auquel il répond immanquablement par *Allāh yʿāfik*. Ce qui est intéressant ici, c'est que le verbe III *ʿāfā-yʿāfī* apparaisse dans la réponse à une formule où apparaît « donner la santé ». La forme III se justifie donc bien par le fait que l'on *rend* quelque chose. Mais quoi ? Il ne s'agit pas, pour le locuteur, de prier Allah qu'il rende la santé à l'allocuté, ce qui présupposerait que ce dernier l'a perdue. Il s'agit en fait pour le locuteur de prier Allah qu'il donne la santé à l'allocuté *en retour* de la santé que celui-ci a lui-même prié Allah de donner à celui-là. Autrement dit, il s'agit, non de rendre la santé, mais de rendre *Santé !*

[4] Cf. également Raḍī al-dīn al-Astarābāḏī (m. après 688/1289), *Šarḥ al-Šāfiya* I, 99, qui le classe explicitement comme dénominatif, en paraphrasant *ʿāfa-ka llāhu* par *ǧaʿala-ka ḏā ʿāfiyatin* (« qu'il te fasse possesseur de santé »).

[5] Dans ce contexte, on peut dire, en arabe maghrébin, non seulement *Allāh y(ə)šfi* (« Allah [te] guérisse ! »), mais encore *Allāh yšāfi(k)* (« Allāh (te) rende la santé ! »). Je dois ces exemples à M. Baccouche.

AnIsl 32 (1998), p. 125-143 Pierre Larcher
Un phénomène de dérivation "formelle" en arabe classique ? A propos de la IIIe forme verbale fāʿala.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

(contre *Santé !*). Cette interprétation « réactive » de *ʿāfā* est confirmée par une autre formule proche-orientale célèbre, non plus de salutation, mais de félicitation. On félicite quelqu'un (par exemple pour un achat) en lui disant *Mabrūk*, à laquelle il répond par *Allāh ybārek fik*. Ce qui est remarquable ici c'est que le verbe III *bāraka-ybārek* apparaisse en réponse à une formule où apparaît le participe passif d'un verbe I **baraka* qui n'existe pas [6] ! Il n'existe pas davantage en arabe classique, où on a seulement *barīk* : on sait que la forme *faʿīl* est celle du participe passif dans le domaine araméen. C'est bien que *bāraka*, dans ce contexte, ne signifie pas seulement « bénir », mais « donner une *baraka* en retour de la *baraka* souhaitée ». Dans les deux cas, il y a ce que Cornulier (1976) appellerait un phénomène de « conduction de l'ambiguïté », non pas en diachronie, mais en synchronie. Dans la mesure où ces verbes sont prédiqués d'Allah, ils signifient bien « donner la *ʿāfiya*, la *baraka* ». Mais dans la mesure où ils figurent dans une formule répondant à une autre, ils signifient la donner en retour d'un souhait de *ʿāfiya* et de *baraka* [7]. On a un tel phénomène dans *remercier* ou *rendre grâce(s)*. Ce n'est pas donner une faveur en retour d'une autre, seulement *un* merci en retour d'*une* merci !

ʿāfā n'est donc pas un dérivé purement formel de *ʿāfiya*. Même si c'est la forme de la base qui a attiré celle du dérivé, celui-ci est employé de telle manière que sa valeur grammaticale n'est pas neutralisée, mais au contraire restaurée. Un parallèle pourrait être trouvé avec *ʿāqaba-hu* « punir, châtier quelqu'un ». Sémantiquement, ce verbe n'est pas un déverbatif de *ʿaqaba* « suivre », mais un dénominatif de *ʿuqūba* (« sanction [8] »). Mais, historiquement, on pourrait néanmoins relier « châtier » à « suivre » via *ʿāqiba*, participe actif de *ʿaqaba* et signifiant « suite, conséquence (fâcheuse pour quelqu'un), d'où peine, châtiment, sanction ». Ce terme apparaît plusieurs dizaines de fois dans le Coran, alors que *ʿuqūba* n'apparaît pas, et, le plus souvent, dans une formule stéréotypée : *ʾunẓur(ū) kayfa kāna ʿāqibatu...* « regarde(z) comment fut le châtiment de ceux... » Mais même si l'on fait de *ʿāqiba* le lien formel et sémantique entre *ʿaqaba* et *ʿāqaba*, la forme même de ce dernier n'est pas seulement due à celle de sa base : la traduction même de Joüon (qui ne le classe d'ailleurs pas parmi les *fāʿala* « formels ») par *afficere aliquem* ***con****sequentia* [c'est moi qui souligne], *retributione* vient rappeler qu'il s'agit d'un effet *en retour* d'une cause. Dans la dérivation de *ʿāqaba*, comme dans celle de *ʿāfa* ou de *sāʿada* (cf. *infra* 1.10), est en fait à l'œuvre une très intéressante interaction forme/sens…

[6] Ou plus exactement qui n'existe pas en ce sens. Il existe en effet un verbe *baraka* = « baraquer » (*i. e.* s'agenouiller en parlant d'un chameau).

[7] Ferguson (1967) a étudié ces formules « amébées », mais en mettant l'accent sur la « racine » (« root-echo responses ») et en négligeant la variation de « forme » corrélative. Revenant sur la question, Ferguson (1983) affirme même, à propos de *Allāh yʿāfik*, que « the lexical meaning of this response formula is essentially the same as that of the first formula [*i. e. Allāh yaʿṭīk əl-ʿāfye*] ; there is nothing about the meaning which indicates that *Allāh yʿāfik* is used chiefly as a response to other formulas », arguant que « it is sometimes said directly to someone who is sick, as a wish for his discovery », même s'il reconnaît que « must often it serves as a root-echo response », et, par exemple, de *mʿāfā nšalla* « [may you be] strengthened, God-willing ». Ce double emploi illustre l'ambiguïté de *ʿāfā* : rendre la santé ou rendre un souhait de santé.

[8] C'est ainsi que le traite Raḍī al-dīn al-Astarābāḍī (*Šarḥ al-Šāfiya*, I, 99) : *ʿāqabtu fulānan ʾay ġaʿaltuhu ḍā ʿuqūbatin.*

AnIsl 32 (1998), p. 125-143 Pierre Larcher
Un phénomène de dérivation "formelle" en arabe classique ? A propos de la IIIe forme verbale fāʿala.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

1.2. *bālā*

«De ce *fāʿala* purement formel on peut rapprocher *bālā* "prendre à cœur, faire attention à" formé métaplastiquement sur *bāl* "cœur, attention".»

Le *Dictionnaire des racines sémitiques* de Cohen-Bron-Lonnet (1994) indique, à l'article BWL, qu'il existe en araméen biblique un *bāl* «esprit, intelligence» et en néo-syriaque un *bālā*. Un linguiste diachronicien dira sans doute que l'arabe a emprunté et le nom et le verbe au domaine araméen.

Un linguiste synchronicien inviterait cependant son collègue diachronicien à lire ce qu'écrit *LA* à l'article BLW/Y: *wa-bālā bi-l-šay' yubālī bi-hi 'iḍā ihtamma bi-hi* («quand il s'en soucie»), ajoutant: «on a dit: *bālaytu* est dérivé de *al-bāl*, le *bāl* psychique» (*wa-qīl ištiqāq bālaytu min al-bāl bāl al-nafs*). On remarquera que *LA* traite du nom *bāl* à l'article BWL. C'est dire si la «racine», pour un lexicographe arabe, n'est rien d'autre qu'une entrée, purement formelle, d'«article» (*mādda*). Cette dérivation est garantie par le fait que *bālā* n'apparaît pas comme sémantiquement apparenté aux autres membres de la famille lexicale BLW (celle du verbe *balā-yablū*, «user») ou BLY (celle du verbe *baliya-yablā*, «être usé») qui, à l'inverse, apparaissent étroitement apparentés entre eux. Cela désigne *bālā* comme «le vilain petit canard» de la couvée. Il en va de même du nom *bāl*, isolé au sein de la famille BWL, celle du verbe *bāla-yabūlu* («uriner»).

Si *bāl* est subsumé sous la racine BWL, c'est qu'il est traité comme un nom lié à une racine creuse, ce qui est conforme à sa flexion triptote (*bālun/bālan/bālin*). Que le verbe dérivé de ce nom ne soit pas lui-même traité sur une telle racine tient au fait qu'on emploie *bāl* au singulier. Or, pour qu'une «racine» apparaisse, il faut au moins un pluriel (cf. *bāb/'abwāb*, *māl/'amwāl*[9]). De ce fait *bāl*, graphiquement, peut être interprété comme un nom lié à une racine défectueuse, d'autant qu'il a phoniquement avec un tel nom une forme commune: *bālin*, qui peut s'interpréter soit comme le génitif indéfini d'un nom lié à une racine creuse, soit comme le nominatif ou le génitif d'un nom lié à une racine défectueuse (cf. *qāḍin*). Si l'on ajoute que ce dernier est réalisé ordinairement *qāḍī*, une nouvelle coïncidence se crée, cette fois-ci avec *bālī* («mon esprit»), fréquemment employé (cf. *ḫaṭara bi-bālī* = «il m'est venu à l'esprit...»).

On peut dire que *bālā* est choisi de manière à reconnaître la base *bāl*. À l'inverse de *ʿāfā*, *bālā* est donc une dérivation purement formelle.

1.3. *sāḥala*

«Autres exemples probables: *sāḥala* arriver au rivage (*sāḥil*)», Joüon renvoyant en note à Brockelmann (1908: 513) et ajoutant qu'«en français, arriver, de rive, a le sens premier "aborder".»

[9] Ce dernier exemple intéressant puisque *māl* est issu d'une relecture de *mā lī* («ce qui est à moi») etc. en *māl* + *ī* («bien de moi») etc.

AnIsl 32 (1998), p. 125-143 Pierre Larcher
Un phénomène de dérivation "formelle" en arabe classique ? A propos de la IIIe forme verbale fāʿala.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

L'exemple de *sāḥala* n'est pas probable, mais incontestable. *LA* (art. SḤL) écrit *sāḥala al-qawm 'ataw al-sāḥil wa-'aḥaḍū ʿalayhi* («ils parvinrent au rivage et s'en emparèrent») citant le «récit de Badr»: *fa-sāḥala 'Abū Sufyān bi-l-ʿīr 'ay 'atā bihim sāḥil al-baḥr* («il parvint avec eux [le convoi] au bord de la mer»). Notons que *sāḥala* ne signifie pas aborder ni arriver au sens français du terme (*i. e.* atteindre, depuis la mer, la terre), mais en fait atteindre, depuis la terre, la mer.

1.4. *ʿālā*

«*ʿālā* aller dans la *ʿāliya* "partie supérieure" de l'Arabie (pour la notion "aller dans telle ou telle région" on emploie surtout la forme *afʿala*).»

ʿālā est un autre exemple incontestable. *LA* (art. ʿLW/Y) écrit *wa-yuqāl ʿālā al-raǧul wa-'aʿlā 'iḏā 'atā ʿāliyat al-Ḥiǧāz wa-Naǧd* («on dit *ʿālā al-raǧulu* et *'aʿlā*, quand il arrive à la partie supérieure du Hedjaz et du Nejd»). Le fait que *LA* cite les deux verbes III et IV, mais le III avant le IV, suggère que le dérivé «formel» a été préféré au dérivé «normal» pour permettre une reconnaissance de la base dans une famille lexicale particulièrement nombreuse.

1.5. *kābada*

«*kābada* "endurer, supporter quelque chose" est peut-être dénominatif de *kābid* "qui souffre", et de même le synonyme *qāsā* de *qāsin* "dur".»

Une telle dérivation paraît bien inutile! On proposera, tentativement, la dérivation suivante. Le point de départ est le nom *kabid* («foie»), auquel correspondent deux verbes, ou deux diathèses d'un même verbe, l'une active et transitive *kabada-hu* («faire mal au foie à quelqu'un»), l'autre moyenne et intransitive *kabida* («avoir mal au foie»). Le sens de ces deux verbes, compte tenu du caractère d'organe vital du foie, s'est généralisé et on est passé aux sens de «faire souffrir» et «souffrir». On voit cette généralisation à l'œuvre dans le «récit de Bilāl», cité par *LA* (art. KBD): *'aḏḏantu fī layla bārida fa-lam ya'ti 'aḥad fa-qāla rasūl Allāh (...) 'a-kabada-hum al-bard*: «j'ai appelé à la prière par une nuit froide, et personne n'est venu. L'Envoyé d'Allāh (...) a dit: "le froid les a-t-il paralysés?"». Commentaire du lexicographe: «c'est-à-dire les a gênés et leur a été pénible, de *kabad*, avec *a*, c'est-à-dire la peine et la dureté ou bien leur a atteint le foie: il s'agit, en effet, du froid le plus intense; le foie est l'organe de la chaleur et du sang et seul l'atteint le froid le plus intense» (*'ay šaqqa ʿalayhim wa-ḍayyaqa min al-kabad bi-l-fatḥ wa-hiyya al-šidda wa-l-ḍayq 'aw 'aṣāba 'akbādahum wa-ḏālika 'ašadd mā yakūnu min al-bard li-'anna al-kabid maʿdin al-ḥarāra wa-l-dam wa-lam yaḥluṣ 'ilayhā 'illā 'ašadd al-bard*). On remarquera que *kabada* est rapporté à *kabad*, *maṣdar* de *kabida*, non à *kabd*, *maṣdar* de *kabada*, avant même de l'être à *kabid*. C'est *kabad* que l'on trouve dans un verset coranique (90, 4) *laqad ḫalaqnā al-'insāna fī kabadin* («Nous avons créé l'homme dans l'état de *souffrance*»), que Zaǧǧāǧ, cité par *LA*, interprète comme *yukābidu 'amra al-dunyā wa-al-'āḫira* («il *souffre* la situation de ce monde et de l'autre»). Le fait que dans la paraphrase de *kabad*, *maṣdar* du verbe intransitif *kabida*, apparaisse le verbe transitif *kābada* suggère que ce dernier est un déverbatif de

AnIsl 32 (1998), p. 125-143 Pierre Larcher
Un phénomène de dérivation "formelle" en arabe classique ? A propos de la IIIe forme verbale fāʿala.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

kabida, dans la relation sémantique ordinaire de III avec I verbe d'état ou de qualité («être A», où A est un adjectif), *i. e.* «être A envers quelqu'un ou quelque chose [10]». L'arabe aurait ainsi parcouru le chemin inverse de celui du français, où *souffrir*, venant étymologiquement du latin *suffere*, signifie d'abord «supporter (quelque chose)», ce qu'il signifie toujours quand il est transitif, avant de signifier, quand il est intransitif, «être souffrant».

1.6. *qāsā*

qāsā, que Joüon présente comme un synonyme de *kābada*, et comme lui possible dérivé de *qāsin* («dur») sera, de même, éclairé par la comparaison avec le français «endurer». Celui-ci vient du latin *indurare*. Selon Gaffiot (1934), ce verbe est en latin classique un verbe transitif de sens «rendre dur, durcir quelque chose» et en latin postclassique un verbe intransitif de sens «devenir dur, se durcir» (cf. en français technique «induration»). «Endurer» est un verbe transitif, mais qui, de toute évidence, ne signifie pas «rendre dur». De fait, le *Petit Robert* le présente comme une extension de sens du latin médiéval *indurare* «(se) durcir». «Endurer», étymologiquement, signifie donc bien «devenir dur», mais, syntaxiquement, «devenir dur à quelque chose». On rapprochera évidemment d'une expression telle que «être dur à la tâche, à la peine, etc.» Ce modèle est transférable tel quel à *qasā*/*qāsā*. Nous avons en effet un verbe intransitif *qasā-yaqsū* de sens «être ou devenir dur» et un verbe III transitif *qāsā-hā* de sens «endurer quelque chose» qui peut être défini comme «devenir dur à quelque chose», d'où l'«endurer». Peut-on aller plus loin? Aussi bien le *Littré* que le *Petit Robert* définissent «endurer» comme «supporter ce qui est dur». Dans cette interprétation, ce qui est dur, ce n'est plus le sujet, mais l'objet! Mais on voit qu'on peut croiser l'étymologie et l'interprétation synchronique et on aboutit à un sens tel que «se durcir au contact de, en réaction à quelque chose de dur». Dans le cas de l'arabe, la forme III est ainsi pleinement justifiée!

1.7. *ġāfala*

«Prendre quelqu'un à l'improviste» semble dénominatif de *ġāfil* «inattentif»; comparer *taġāfala* «faire l'inattentif».

Ce que Joüon omet de signaler, c'est que le verbe III *ġāfala* ne figure pas dans les dictionnaires classiques tels que *'Asās al-balāġa* de Zamaḫšarī (m. 538/1144), *Muḫtār al-Ṣiḥāḥ* de Rāzī (VII^{e}/XIII^{e} siècle) ou *LA*. On en conclura qu'il s'agit d'une création postclassique. De fait, il n'est pas davantage dans Kazimirski (1846). Lane (1863-93) l'enregistre, mais, avec, entre crochets, cette mention montrant qu'il n'en comprend pas le sens: «*app[arently] he acted with him in the manner of him who is unmindful, forgetful, neglectful, heedless, or inadvertent*». Autrement dit, il le traite comme la forme III d'un verbe d'état

[10] Un adjectif étant un nom, c'est ce qui donne sans doute l'illusion à Joüon de *kābada* comme possible dénominatif de *kābid*. En arabe, *kābid* est un participe, c'est-à-dire un nom lié à un verbe.

AnIsl 32 (1998), p. 125-143 Pierre Larcher
Un phénomène de dérivation "formelle" en arabe classique ? A propos de la IIIe forme verbale fā'ala.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

« être A » de sens « être A envers quelqu'un ». Bien que *ġafala* ne soit pas formellement un verbe d'état, Sībawayhi (IV, 61) le traite sémantiquement comme tel : *wa-taqūlu ġafaltu 'ay ṣirtu ġāfilan* (« tu diras : *ġafaltu*, c'est-à-dire : je suis devenu *ġāfil* »).

Joüon met sur la voie d'une solution, en invitant à comparer *taġāfala* « faire l'inattentif ». *LA* définit le *maṣdar* de ce verbe, *taġāful*, comme *taʿammud al-ġafla ʿalā ḥaddi mā yaǧī' ʿalayhi hāḏā l-nawʿ* (« faire exprès d'être inattentif, selon la valeur de cette forme verbale »), ajoutant *wa-taġāfaltu ʿanhu* (« je m'en suis désintéressé »). Cet ajout suggère que *LA* ne dissocie pas, au contraire des lexicographes arabisants, *taġāfala* et *taġāfala ʿanhu*, c'est-à-dire un emploi absolu du verbe, où il aurait une valeur « simulative » et un emploi où il aurait tout à la fois la même construction et le même sens que *ġafala ʿanhu* (« négliger quelque chose »). Si notre interprétation est correcte, cela veut dire que le verbe *taġāfala* est lié, au premier chef, au verbe *ġafala* et que sa valeur simulative de « faire l'inattentif » n'est qu'un effet de sens de sa valeur doublement réfléchie et progressive de « se désintéresser ». Cette double valeur de la VI[e] forme dépend de la singularité du sujet (comme celle de réciprocité explicite de sa pluralité). Elle est bien attestée par le fait qu'on trouve, par exemple, dans la langue classique, *malaka nafsa-hu* et *tamālaka* (« se maîtriser »), ou, dans la langue moderne, *sā'ala nafsahu* et *tasā'ala* (« s'interroger »). Et elle est extrêmement fréquente tant dans la langue classique (*taqādama* = « devenir de plus en plus ancien », *taḍāyaqa* = « se rétrécir, *i. e.* devenir de plus en plus étroit [11] ») que moderne (*taṣāʿud* = « escalade », *tazāyud al-sukkān* = « croissance démographique [12] »). Dans ce contexte, on observera que certains III s'expliquent mieux à partir de VI que de I : c'est le cas du verbe transitif et de sens factitif *bāʿada-hu* « éloigner quelqu'un » que l'on dérivera régressivement de VI *tabāʿada ʿan* « s'éloigner de », lui-même réfléchi-progressif (*i. e.* « devenir de plus en plus lointain de... ») de *baʿuda* (« être loin »). Si *bāʿada* était dérivé progressivement de *baʿuda*, on s'attendrait à ce qu'il soit transitif, certes, mais de sens réciproque implicite (« être loin de... »), sur le modèle de *qaruba* (« être proche »)/*qāraba-hu* (« être proche de... »). C'est l'hypothèse que nous ferons pour *ġāfala-hu*, que nous dériverons régressivement de *taġāfala* (y compris en un sens diachronique, *taġāfala* étant attesté antérieurement à *ġāfala*) et interpréterons, par suite, comme « rendre quelqu'un inattentif ». Cette interprétation est confirmée par Dozy qui donne le sens de « tromper la surveillance de quelqu'un » en renvoyant au *Dictionnaire arabe-français* de Ellious Bocthor (3[e] éd. Paris, 1864) et en donnant la référence suivante extraite de Kalyoubi, *The Book of Anecdotes, Wonders, Marvels, etc.* ed. by Nassau Lees, Calcutta, 1856 : *ġāfala mra'atahu wa-'aḫaḍa al-ṣurra* (« Il trompa la surveillance de sa femme et s'empara de la bourse »). Šihāb al-dīn A. b. A. b. Salāma al-Qalyūbī étant un auteur levantin mort en 1069/1658-59 (cf. *GAL* II, 364 et S II, 492), il

[11] Ces deux exemples extraits de la *Muʿallaqa* de ʿAntara, v. 5 *Taqādama ʿahduhu* (« son occupation (celle du campement) est toujours plus ancienne ») et v. 64 *taḍāyaqa muqdamī* (« mon champ d'action s'est rétréci »).

[12] La valeur de progressivité de la VI[e] forme est confirmée par le néologisme onusien, qui n'a pas pris, de *buldān mutanāmiya* pour désigner les pays en voie de développement (cité par Sayed Atia Abul Naga « L'arabe aux Nations unies », *BEO* 29, 1977, p. 5).

AnIsl 32 (1998), p. 125-143 Pierre Larcher
Un phénomène de dérivation "formelle" en arabe classique ? A propos de la IIIe forme verbale fāʿala.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

n'est pas exclu que ce *ġāfala-hu* soit un dialectalisme. Barthélemy (1935-54) donne à la fois I *ġ ɔ fel* et VI *dġāfal* dans le sens de « ne pas faire attention à » et III *ġāfal* et X *staġfal*, transitifs, dans le sens de « profiter d'un moment d'inattention de quelqu'un ».

1.8. *dāfaʿa*

« *dāfaʿa ʿan* "éloigner (le mal) de quelqu'un, défendre quelqu'un" est peut-être dénominatif de *dāfiʿ*, "qui repousse". »

Là encore, une telle dérivation est inutile. Si Joüon en fait l'hypothèse, c'est parce qu'il donne directement à *dafaʿa* le sens de « repousser ». En fait *dafaʿa* est d'abord un verbe transitif qui, selon qu'il est construit avec *ʾilā* ou *ʿan*, signifiera « pousser quelque chose vers quelqu'un » ou au contraire « repousser quelque chose de quelqu'un, c'est-à-dire l'écarter de lui ». Le verbe *dāfaʿa*, en revanche, signifie seulement *re*pousser, signification conforme à sa morphologie, qui invite à traiter III *dāfaʿa* comme un déverbatif-réactif de I *dafaʿa*. On s'attendrait à ce qu'un tel verbe soit transitif. Il peut l'être, mais est employé, le plus souvent, sans objet direct. En revanche, il est construit le plus souvent avec un SP en *ʿan*. Autrement dit, le verbe III, au lieu de focaliser sur la chose repoussée, focalise sur ce dont on la repousse. L'ellipse de l'objet direct désignant la chose repoussée entraîne une réinterprétation métonymique de *dāfaʿa* en « défendre (*i. e.* faire ce que l'on fait en repoussant quelque chose de quelqu'un) ».

1.9. *ḥāmā*

« Le verbe intransitif de sens analogue *ḥāmā lahu ʿan* "défendre quelqu'un contre", en face du transitif *ḥamā* "défendre quelqu'un", est peut-être aussi dénominatif de *ḥāmin* "qui défend, défenseur". »

C'est la syntaxe qui conduit Joüon à faire l'hypothèse d'une telle dérivation. Cette construction se trouve dans Belot (1896), mais non dans Kazimirski (1846), qui donne *ḥāmā-hu ʿan* (« défendre quelqu'un contre quelqu'un »). Dans la mesure où existe le verbe I transitif *ḥamā-hu* (ou *-hā*) « protéger quelqu'un ou quelque chose », il semble bien que ces lexicographes identifient les objets directs de I et III. Malheureusement, les dictionnaires, tant classiques (*Muḫtār*, *LA*) que modernes (Reig, 1983) donnent *ḥāmā ʿan-hu*, avec le sens de « défendre quelqu'un ». Ce qu'il faut donc comprendre ici, c'est pourquoi, en passant de I à III, l'objet direct devient un objet indirect en *ʿan*.

Considérons l'unique exemple de *LA* : *tuḥāmī al-ḍarūs ʿan waladihā* (« la chamelle défend son petit »). Si l'on se demande comment la chamelle défend son petit, on arrivera à la conclusion que c'est certes en mordant (comme le suggère la désignation métonymique de la chamelle par *ḍarūs* < *ḍirs* « molaire ») mais d'abord en s'interposant entre lui et ce qu'elle perçoit comme une menace ou un agresseur. Autrement dit, défendre quelqu'un contre quelque chose, c'est séparer ces deux choses [13]. Dans la forme I *ḥamā*, l'objet direct désigne

[13] Dans le français « défendre », il y a d'ailleurs, sinon en synchronie, du moins en diachronie, « fendre ».

AnIsl 32 (1998), p. 125-143 Pierre Larcher
Un phénomène de dérivation "formelle" en arabe classique ? A propos de la IIIe forme verbale fāʿala.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

la personne ou la chose (territoire) que l'on sépare, écarte du danger. Dans la forme III, réactive, l'objet direct (implicite, sinon explicite) désigne le danger que l'on écarte de (*ʿan*) quelqu'un. La forme III et la construction sont donc pleinement justifiées, sans qu'il soit nécessaire de faire appel, comme Joüon, à une dérivation *ad hoc* à partir du nom *ḥāmin*, ou, comme Fleisch (1979 : 299) de postuler que, « quand une certaine usure a affaibli *fāʿala* et le ramène pratiquement à la situation d'un verbe ordinaire, on peut ne pas trouver le régime direct, mais au contraire une préposition ».

1.10. *tābaʿa*

Page 102, § 6, Joüon note que « dans certains verbes la forme *fāʿala*, comparée à la forme simple, semble indiquer d'une façon expressive (par la prolongation de la première voyelle) une sorte de prolongation ou de continuité de l'action : comparer *tabiʿa* suivre quelqu'un, *tābaʿa* suivre quelqu'un de façon constante, par exemple dans ses opinions. »

Ici, Joüon nous entraîne sur une autre piste, non plus celle d'une corrélation entre forme de la base et forme du dérivé, mais plutôt une corrélation forme/sens au sein d'un même mot. On admet généralement que l'on a une corrélation de ce type dans les formes dites « intensives », où le redoublement de la seconde radicale imite en quelque sorte la réitération de l'action.

Mais Joüon ajoute en note : « Mais *tābaʿa* pourrait peut-être aussi s'expliquer comme dénominatif du participe *tābiʿ* substantivé : "être le suivant, le sectateur de quelqu'un" (cf. § 12) ». Pourquoi Joüon hésite-t-il ici entre une dérivation déverbative, à partir de *tabiʿa*, et une dérivation dénominative à partir de *tābiʿ* ? Parce qu'il privilégie, parmi les sens de *tābaʿa*, celui de « suivre quelqu'un de façon constante, par exemple dans ses opinions ». Pourtant, le participe substantivé *tābiʿ*, tout en signifiant « partisan, adepte, sectateur », n'en renvoie pas moins aux autres sens de *tabiʿa*, notamment « suivre dans l'espace » (cf. *tābiʿ* « suivant, domestique ») et dans le temps (cf. *al-tābiʿūna* « les Suivants »). Il n'y a donc pas lieu de dissocier ce sens de *tābaʿa* de ses autres sens. D'autant que le verbe est partout transitif : c'est seulement la nature de l'objet (+ humain, – humain), d'une part, la présence d'un autre complément, introduit par une préposition, qui permet de les différencier. On a ainsi, en arabe classique, un *tābaʿa-hā* (« parfaire quelque chose ») et en arabe moderne un *tābaʿa-hā* « poursuivre, continuer quelque chose ». On a un *tābaʿa-hu bi-hā* « réclamer à quelqu'un quelque chose (une dette) » et *tābaʿa-hu ʿalayhā*, paraphrasé par *Asās* par *wāfaqa-hu ʿalayhā* = « être d'accord avec quelqu'un en quelque chose » et par *LA* par *'asʿada-hu* « le soutenir ». C'est le sens auquel Joüon fait allusion. Mais tous ces sens se relient bien à « suivre (quelqu'un ou quelque chose) de façon constante », pour reprendre sa propre paraphrase. En fait, la question intéressante (que nous posons, sans y répondre) est de savoir si cette valeur d'« insistance », pour autant qu'elle est avérée, doit être mise au compte de l'expressivité ou bien se relie d'une manière ou d'une autre aux valeurs « classiques » de la forme III…

AnIsl 32 (1998), p. 125-143 Pierre Larcher
Un phénomène de dérivation "formelle" en arabe classique ? A propos de la IIIe forme verbale fāʿala.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Notons que le verbe *'asʿada* est donné par *LA* (art. SʿD) comme synonyme de *sāʿada*, les deux verbes signifiant *'aʿāna-hu* (« l'aider »). *Sāʿada* est mis en rapport avec le nom *sāʿid* (« avant-bras ») et il doit peut-être sa forme à celle de sa base. Ce qui le suggère, c'est la comparaison avec *ʿaḍud* (« haut du bras ») qui a donné, non seulement *ʿāḍada*, mais encore *ʿaḍada* (« aider »). Il est vrai que, juste avant, *LA* paraphrase *al-'isʿād* par *al-maʿūna* (« aide ») et *al-musāʿada* par *al-muʿāwana* (« entraide »), justifiant ainsi la forme III. Une telle justification ne vaut que pour autant que l'on emploie concurremment les deux verbes, ce qui n'est pas le cas en arabe moderne où *sāʿada* seul est employé dans le sens d'« aider », *'asʿada* étant employé comme factitif de *saʿida* (« être heureux ») et, partant, ayant le sens de « rendre heureux ».

Au terme de cette enquête, la moisson peut paraître maigre, puisque nous ne retenons comme dérivés purement formels que *bālā*, *sāḥala* et *ʿālā* et comme dérivés partiellement formels *ʿāfā*, *ʿāqaba* et *sāʿada*. Nous voudrions cependant montrer que le procédé reste vivant d'une part et qu'il y a possibilité d'une généralisation d'autre part.

2. UN PROCÉDÉ VIVANT

Au milieu des années 70, en Libye, pays qui pour se proclamer « progressiste » et « révolutionnaire », n'en était pas moins arabe et musulman, donc non exagérément « féministe », les étudiantes du département de français, même majeures, même mariées, devaient pour se rendre en stage d'été en France fournir un document dont les étudiants étaient dispensés : un *ʿadam al-mumānaʿa*. Il s'agissait d'une autorisation écrite de sortie du territoire, de leur père ou mari, affectant la forme *lā 'umāniʿu min...* (« je ne m'oppose pas à... »).

Il existe, en arabe classique et moderne, un verbe III *mānaʿa* comme il existe un verbe I *manaʿa*. Le verbe I se construit généralement avec un objet direct humain et un complément prépositionnel en *min* avec un nom non humain (*manaʿa-hu min-hā* = « empêcher quelqu'un de (faire quelque chose) »). Le verbe III est doublement transitif *mānaʿa-hu -hā*. Ce double accusatif confirme l'idée que nous avons déjà rencontrée à propos de *ḥamā* et ici explicitement exprimée par *LA*, qui définit le *maṣdar* du verbe de base *al-manʿ* comme « le fait de s'interposer entre l'homme et la chose qu'il désire » (*'an taḥūla bayna al-raǧul wa-bayna al-šay' allaḏī yurīduhu*). Il s'agit donc bien de séparer l'un de l'autre. Du même coup, on comprend pourquoi on peut avoir et un III réciproque implicite et pourquoi il est doublement transitif.

La formule *lā 'umāniʿ min...* ne se rattache pas à ce *mānaʿa-hu -hā*. Le fait que le verbe ne soit employé qu'à la première personne et construit avec la préposition *min* invite à le mettre en relation avec la formule bien connue *lā māniʿa min...* (« Pas d'empêchement, d'obstacle à... »), où dans le champ du *lā* dit « de négation générique » (*lā al-nāfiya li-l-ǧins*) apparaît, fléchi à l'accusatif sans nunation, le participe actif du verbe de base.

ʿadam al-mumānaʿa transpose nominalement *lā 'umāniʿu* : le premier terme de l'annexion, le nom *ʿadam* (« inexistence »), correspond à la particule de négation *lā* et le second terme

AnIsl 32 (1998), p. 125-143 Pierre Larcher
Un phénomène de dérivation "formelle" en arabe classique ? A propos de la IIIe forme verbale fāʿala.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

de l'annexion *mumānaʿa* est le nom d'action correspondant au verbe *mānaʿa* dont *'umāniʿ* est la première personne de l'inaccompli. Dans la mesure où *ʿadam al-mumānaʿa* consiste à dire *lā 'umāniʿu min*, il désigne un acte qu'Austin (1962) appellerait illocutoire et *lā 'umāniʿ min*, par suite, est un performatif explicite. Ducrot (1984: 137) a signalé que, contrairement au «dogme qu'un énoncé négatif ne peut pas être performatif», on peut non seulement «donner une autorisation au moyen de formules comme "je ne m'oppose pas à ce que tu..."», mais encore rapporter un acte accompli au moyen d'une formule négative par le prédicat verbal y apparaissant, par exemple «Il ne m'a pas permis de...» = «il m'a dit: "je ne permets pas de..."[14].»

3. VERS UNE GÉNÉRALISATION

3.1. Le cas de *tanāwaḥa*

Nous avons vu en introduction que Nöldeke proposait de dériver *tanāwaḥa* de *nāḥiya*. La seule chose que l'on puisse dire, c'est qu'un croisement s'est produit entre deux familles lexicales, celle du verbe *nāḥa-yanūḥu* «pleurer un mort, en parlant des femmes» et celle du verbe *naḥā-yanḥū* «aller vers, se diriger vers» et que ce croisement s'est produit dans la forme VI *tanāwaḥa* pour laquelle les dictionnaires donnent le sens «divergent» de *taqābala*, c'est-à-dire «se faire face», en parlant de montagnes ou de vents soufflant de côtés opposés. Mais, à partir de là, il y a deux versions. L'une, métonymique, est fortement exprimée par *LA* (art. NWḤ) qui, après avoir paraphrasé *tanāwaḥa* par *taqābala*, pose que «de là vient qu'on a appelé les pleureuses *nawā'iḥ*, parce que les unes font face aux autres quand elles pleurent» (*wa-minhu summiyat al-nisā' al-nawā'iḥ nawā'iḥ li-'anna baʿḍahunna yuqābil baʿḍan 'iḏā nuḥna*). L'autre, métaphorique, est exprimée par Zamaḫšarī (*'Asās*, art. NWḤ), pour qui *tanāwaḥa*, dans le sens de *taqābala*, relève du *maǧāz* (sens figuré). Le verbe de base *nāḥa* est donc propre et *tanāwaḥa* signifie «se faire face (comme des femmes pleurant un mort)». Notons que l'interprétation métonymique («se faire face pour pleurer un mort») oblige à prendre pour point de départ de la dérivation VI, alors que l'interprétation métaphorique permet de comprendre qu'on ait à partir de I, un III et un VI «réciproques», s'expliquant par le caractère vraisemblablement «amébée» de la lamentation (corollaire de la disposition des pleureuses en deux groupes se faisant face)[15]. L'interprétation métonymique de *tanāwaḥa* a été influencée par la famille de *naḥā-yanḥū*, mais il n'est pas sûr que la

[14] Il est vrai que Ducrot cite ces exemples pour illustrer sa thèse que la performativité n'est qu'une illusion, due au phénomène étudié par Cornulier (1976) sous le nom d'«autodélocutivité», c'est-à-dire la lexicalisation d'une valeur pragmatique. Or, en dérivant *lā 'umāniʿ min* de *lā māniʿa min*, nous semblons associer, avec Récanati (1981) et contre Ducrot (1975) et Anscombre (1979), performativité et délocutivité benvenistienne... Traiter de ces problèmes excéderait le cadre du présent article: nous renvoyons le lecteur intéressé à Larcher 1983, 1985.

[15] Cf. v. 50 de la *Muʿallaqa* de Ṭarafa: *'iḏā raǧaʿat fī ṣawtihā ḥilta ṣawtahā/taǧāwuba 'aẓ'ārin 'alā rubʿin radī*, «Et dans le refrain de sa voix on croit entendre / Le répons de nourrices, pleurant un petit mort».

AnIsl 32 (1998), p. 125-143 Pierre Larcher
Un phénomène de dérivation "formelle" en arabe classique ? A propos de la IIIe forme verbale fāʿala.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

forme responsable soit *nāḥiya*, cf. *LA* : « les vents obliques en hiver sont les vents contraires et ce, parce qu'ils ne soufflent pas d'un seul côté, mais de plusieurs [et ils ont été] nommés *mutanāwiḥa* parce que les uns sont opposés aux autres » (*wa-l-riyāḥ al-nukab fī l-šitā' hiya al-mutanāwiḥa wa-ḏālika 'annahā lā tahubbu min ǧiha wāḥida wa-lākinnahā tahubbu min ǧihāt muḫtalifa summiyat mutanāwiḥa li-muqābalat baʿḍihā baʿḍan*). On pourrait substituer à *ǧiha* et *ǧihāt*, *nāḥiya* et *nawāḥ*^{in}. Or, au pluriel, apparaît un *w* et disparaît le *y*... Et l'on peut supposer que c'est sous l'influence de ce *nawāḥ*^{in} qu'on est passé de l'interprétation métaphorique à l'interprétation métonymique.

Si nous parlons de « croisement », c'est parce que nous ne pouvons pas démontrer qu'on est passé ici d'une famille lexicale à une autre via une structure équivoque, même si le grammairien Ibn Kaysān (m. 299/311), cité par Tibrīzī (m. 502/1109), dans son commentaire (p. 308-309) du v. 77 de la *Muʿallaqa* de Labīd, où ce verbe apparaît, va dans ce sens : « il se peut que *tanāwaḥat* vienne de *naḥawtu naḥwa-hu* ; la base serait alors *tanāḥā* et, au féminin, *tanāḥat*, comme *taqāḍat* ; la troisième radicale du verbe aurait été ensuite antéposée, devenant ainsi *tanāwaḥat* » (*yaǧūzu 'an yakūna tanāwaḥat min naḥawtu naḥwahu fa-yakūn al-'aṣl ʿalā hāḏā tanāḥā wa-li-l-mu'annaṯ tanāḥat miṯl taqāḍat ṯumma taqaddama lām al-fiʿl fa-yaṣīr tanāwaḥat*).

Mais il existe de nombreux cas où une structure morphologiquement équivoque a donné naissance à une nouvelle famille lexicale. Fück (1955 [1950] : p. 60 et n. 124), renvoyant à Mez (1906), parle de « racines secondaires », en citant l'exemple de *maʿīša*, participe passif substantivé du verbe *ʿāša-yaʿīšu* « vivre », mais qui peut être lu comme une forme *faʿīla*, d'où l'existence, à côté du pluriel *maʿāyiš*, du pluriel *maʿā'iš*, et d'un verbe *tamaʿʿaša* (« gagner sa vie »). Pour ma part, j'ai signalé l'apparition dans la poésie antéislamique d'un verbe *waʿama-yaʿimu* de sens « être salué », refait à partir de *ʿim ṣabāḥan* : *ʿim* peut être lu comme l'impératif d'un verbe assimilé, alors qu'il est au premier chef l'impératif tronqué du verbe *naʿima-yanʿimu* (« être heureux »). L'exemple le plus connu de ce genre de phénomènes reste cependant celui des formes VIII des verbes à première radicale *w* (s'assimilant à l'infixe *t*-) : on admet généralement que *ittaǧaha* (racine *wǧh*) ou *ittahama* (racine *whm*) ont donné naissance aux familles de racine *tǧh* (réduite à *tuǧāh* « face à ») et *thm* (un peu plus développée puisqu'on a *tuhma* « accusation » *tahīm* « accusé » et *'athama* « accuser »).

3.2. La VI *tafāʿala* « simulative »

En invitant à comparer *taġāfala* « faire l'inattentif », Joüon met sur une piste intéressante. La valeur simulative de la forme VI est un problème pour un linguiste arabisant. Comment expliquer qu'une forme qui, morphologiquement, se présente comme la dérivée en *t*- de la III, elle-même dérivée, par allongement vocalique de la première radicale, de la I, ait une telle valeur ? Une dérivation partiellement formelle pourrait fournir la solution. Formelle, en ce que la forme de la base, censément le participe actif de la I, aurait attiré la VI. Et partielle, en ce que le *t*-, comme marque de la réflexivité fait sens. Les formes V *tafaʿʿala* et X *istafʿala*, où apparaît ce même *t*-, sont au premier chef les réfléchies des II *faʿʿala* et

AnIsl 32 (1998), p. 125-143 Pierre Larcher
Un phénomène de dérivation "formelle" en arabe classique ? A propos de la IIIe forme verbale fāʿala.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

IV *'afʿala*, donc déverbatives. Mais elles peuvent aussi avoir le sens de « se faire X » ou « faire le X », avec une interprétation effective ou fictive, et sont, en ce cas, dénominatives : ex. *tanaṣṣara* (« se faire chrétien », d'où « devenir chrétien »), *tanabbā* (« faire le prophète, se dire prophète »), *istaḥǧara* (« se pétrifier »), *istanwaqa* (« faire la chamelle », en parlant d'un chameau [16]).

Mais pour séduisante qu'elle soit, une telle hypothèse ne tient pas la route. Si l'on passe rapidement en revue les principaux grammairiens traitant des formes verbales [17], on s'aperçoit qu'il y a moins de verbes, dans la paraphrase desquels apparaît *fāʿil* que d'autres formes que *fāʿil*. Renvoient à *fāʿil*, outre *taġāfala*, *taǧāhala* (« faire l'ignorant » *ǧāhil*) et *taʿāqala* (« faire l'entendu » *ʿāqil*). Mais d'autres sont liés à *faʿil*, tel que *taʿāyā* (« faire l'embarrassé » *ʿayy*), *faʿīl*, tels que *tamāwata* (« faire le mort » *mayyit*) ou *tamāraḍa* (« faire le malade » *marīḍ*), *faʿlān* tel que *tanāʿasa* (« faire semblant d'être somnolent » *naʿsān*) et plus encore à *'afʿal-*, tel que *taʿāmā* et *taʿāšā* « faire l'aveugle » (*'aʿmā*, *'aʿšā*), *taṣāmma* et *taṭāraša* « faire le sourd » (*'aṣamm*, *'aṭraš*), *tabāhala* (« faire le sot » *'abhal*), *talākana* (« faire le bègue » *'alkan*), *taḥāzara* (« faire celui qui a de petits yeux » *'aḥzar*), d'où « regarder à travers ses paupières presque closes », *taʿāraǧa* (« faire le boiteux » *'aʿraǧ*). En outre, il est à craindre qu'il n'existe une grave divergence entre grammairiens arabes et arabisants sur la notion même de dénominatif. Pour les grammairiens et les lexicographes arabes, il n'est de dénominatifs que les mots dérivés d'un *ism ǧāmid* (nom « figé »), c'est-à-dire lui-même non dérivé d'un *maṣdar* : tous les noms précités, de forme *fāʿil*, *faʿil*, *faʿīl*, *faʿlān*, *'afʿal* sont liés à des verbes. Le seul contre-exemple est celui de *taḏā'aba*, qui se dit du vent « faisant le loup » (*ḏi'b*), c'est-à-dire venant de plusieurs côtés à la fois (*tanāwaḥa*, cf. *supra* 3.1). Mais Sībawayhi, qui cite cet exemple, avec cette paraphrase, le redouble aussitôt par V *taḏa''aba* : on a vu ci-dessus que V était, avec X, la forme « normale » des dénominatifs de sens « se faire N »/« faire le N ».

3.3 La IX *ifʿalla*

Joüon note, dans un autre article (1930, p. 9, n. 1), qu'« en arabe les adjectifs de couleur ont la forme *'afʿalu*, par exemple *'aṣfaru* "jaune". La forme du verbe statif correspondant *'ifʿalla* imite en quelque sorte la forme de l'adjectif, par exemple *iṣfarra* "être ou devenir jaune" ». Contestée en diachronie (cf. Fleisch, 1979 : 315 sqq), cette thèse est incontestable en synchronie, dans la mesure même où la IX *ifʿalla* est non seulement exclusivement dénominative, mais encore exclusivement liée à un nom de forme *'afʿalu*, de couleur (*e. g. 'aswad* « noir » > *iswadda* « devenir noir ») ou d'infirmité (exemple *'aʿwar* = « borgne » > *iʿwarra* = « devenir borgne »). Il y a donc bien une corrélation formelle base/dérivé.

[16] L'interprétation « effective » ou « fictive » est de nature pragmatique : elle dépend de la possibilité, sur le plan naturel ou culturel, pour le sujet du verbe de se voir attribuer ce prédicat. Cf., en français, des formations telles que *se pavaner* (« faire le paon ») ou *se dandiner* (« faire le dindon »).

[17] Cf. notamment, pour cette forme, Sībawayhi, *Kitāb* IV 69-70 ; Ibn al-Sarrāǧ (m. 316/929), *'Uṣūl* III, 120 ; Ibn ʿUṣfūr (m. 670/1271), *Mumtiʿ* I, 182-3 ; Ibn Mālik (m. 672/1274), *Šarḥ al-Tashīl* III, 354-355.

AnIsl 32 (1998), p. 125-143 Pierre Larcher
Un phénomène de dérivation "formelle" en arabe classique ? A propos de la IIIe forme verbale fāʿala.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

3.4. Les IV *'afʿala* et X *istafʿala* « concaves »

C'est un fait bien connu, rappelé par Fleisch (1961 : 118 sq et 1979 : 364 sq), que dans les noms et les verbes concaves, la deuxième radicale *w* ou *y* n'est pas toujours traitée comme une consonne « faible », mais parfois aussi comme une consonne « forte ». Mais alors que Fleisch voit dans ce traitement soit une survivance du passé, soit une variante dialectale, autrement dit opte pour une explication soit de type historique, soit de type sociolinguistique, nous serions tenté, pour notre part, de lui donner, dans la synchronie même de l'arabe classique ou moderne, une fonction signalétique, très souvent contrastive.

À l'article SWD de *LA*, on lit successivement *'aswada al-raǧul wa-'asāda wulida lahu waladun 'aswadu* (« *'aswada* et *'asāda* : il lui est né un enfant noir ») et *'asāda al-raǧulu wa-'aswada bi-maʿnā 'ay walada ġulāman sayyidan wa-kaḏālika 'iḏā walada ġulāman 'aswada l-lawni* (« *'asāda* et *'aswada* ont le même sens, *i. e.* enfanter un chef et il en va de même quand il enfante un garçon noir de peau »). Mais la formulation même de *LA* implique que, dans le premier sens, on emploie plutôt *'aswada* et, dans le second, plutôt *'asāda*. À supposer en effet qu'il existe un état de l'arabe où on emploie ce verbe dans ces deux sens, la forme *'aswada* signale la base *'aswad* et, par suite, permet de relier *'asāda* à *sayyid*, lié au verbe *sāda-yasūdu* (« dominer [18] »).

De même, Reig (1983) signale-t-il à côté de X *istaǧāba lahu* (« répondre favorablement à quelqu'un ») un *istaǧwaba-hu* « interroger, questionner, mettre en cause, interviewer ». Si le premier apparaît comme un réfléchi de IV *'aǧāba*, le second apparaît comme un dénominatif de *ǧawāb*, de sens « pétitif », *i. e.* « chercher une réponse ».

La même fonction signalétique se retrouve avec les autres valeurs sémantiques de *istafʿala*. Quand, dans les *Mille et une nuits*, on lit *fa-lammā samiʿa Ḥasan kalāmahā istaṣwaba-hu* (« Et quand Hassan eut entendu le propos de sa mère, il le trouva juste » *Ḥasan al-Baṣrī* II, 269), le fait que l'on ait *istaṣwaba*, plutôt que *istaṣāba*, invite à relier immédiatement le verbe au nom *ṣawāb*. Relation confirmée par le contexte, puisque, dans le même conte, on trouve juste avant : *wa-qāla la-hā haḏā huwa l-ṣawāb* (II, 261) (« Hassan dit à sa sœur : "cela est juste" »). La cooccurrence, dans un même contexte, de ces deux structures fait apparaître le X *istaṣwaba* estimatif (« trouver juste », d'où « approuver ») non seulement comme un dénominatif de *ṣawāb*, mais encore, sémantiquement, comme étant quasiment un délocutif de sens « déclarer *ṣawāb* ».

La troisième catégorie de *istafʿala* concernée est celle décrite par Sībawayhi (IV, 71) comme marquant *al-taḥawwul min ḥāl 'ilā ḥāl* (« se transformer d'un état en un autre ») et que l'on pourrait appeler de « métamorphose ». Nous les avons déjà rencontrés en 3.2. Il s'agit de réfléchis-factitifs ayant une base nominale et pour sens « se faire N, faire le N ». Partout, les deuxièmes radicales *w* et *y* sont traitées comme des consonnes fortes et non

[18] C'est encore pour des raisons de contraste avec ce dernier verbe que nous expliquerions la forme *sawida* = « être noir ». Le phénomène peut donc également atteindre la forme de base.

AnIsl 32 (1998), p. 125-143 Pierre Larcher
Un phénomène de dérivation "formelle" en arabe classique ? A propos de la IIIe forme verbale fāʿala.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

faibles et par suite apparaissent, ce qui permet aussitôt de reconnaître la base : *istatyasa* (« faire le bouc », en parlant d'une brebis, de *tays* = « bouc »), *istafyala* = « faire l'éléphant » (*fil*) ; *istaqwasa* (« se voûter », de *qaws*, « arc ») etc.

Notons cependant qu'il ne s'agit pas d'une dérivation purement formelle pour au moins deux raisons : la première, c'est qu'à la différence de ce qui se passe pour *bālā* ou *sāḥala*, les formes *'afʿala* et *istafʿala* y conservent leurs valeurs grammaticales ; la seconde est que l'on s'attendrait dans le cas de *nāqa* (« chamelle ») à avoir **istanāqa*. Or, on a *istanwaqa* (« faire la chamelle »). Le traitement de *w* ou *y* comme consonne forte signale donc plutôt une formation dénominative qu'il ne rappelle la forme de la base.

3.5. Varia

Les racines « creuses » ou « concaves » nous serviront de transition entre arabe classique et moderne : de *qīma*, pl. *qiyam* « valeur », nom lié au verbe *qāma-yaqūmu* (« être droit »), de racine *qwm*, on tire un verbe *qayyama* « évaluer », de racine *qym*. Du verbe *sāḥa-yasūḥu* sont seuls employés le *maṣdar siyāḥa* (« tourisme ») et le participe actif *sā'iḥ* (« touriste »), prononcé dialectalement *sāyeḥ*, ce qui fait qu'on voit plus souvent le pluriel *suyyāḥ* que le pluriel *suwwāḥ* (alors que pour *nāba-yanūbu-niyāba* « remplacer », on a *nā'ib*, pl. *nuwwāb* « député »).

Un dernier exemple, concernant les racines « sourdes » : au gré des journaux, on voit pour « privatisation » soit *taḫṣīṣ*, soit *ḫaṣḫaṣa* [19], soit *ḫawṣaṣa* [20]. Si le premier est une dérivation « par retour à la racine » (comme diraient les arabisants) – en fait, une lecture, seulement possible en contexte [21], du verbe *ḫaṣṣaṣa*, dont *taḫṣīṣ* est le *maṣdar*, au travers des noms *ḫāṣṣ* ou *ḫuṣūṣī* (« privé ») –, les deux autres sont interprétables en dehors de tout contexte, parce que la forme même ici du dérivé rappelle celle de sa base : très certainement *ḫuṣūṣī* pour *ḫaṣḫaṣa*, mais *ḫāṣṣ* pour *ḫawṣaṣa* (le *wāw* du dérivé représentant le *'alif* de la base, comme le suggère l'exemple de *ʿawlama* = « mondialisation » < *ʿālam* « monde »).

Les phénomènes de dérivation « formelle », totale ou partielle, que nous pointons peuvent sembler marginaux. Ils n'en constituent pas moins un argument supplémentaire, qui plus est de nature morphologique, contre la représentation exagérément fixiste que Cantineau (1950) donne de la dérivation lexicale en arabe classique. Cantineau se représente en effet un mot régulier de l'arabe comme le produit de deux « systèmes croisés », celui des « racines » et celui des « schèmes », ce qui rendrait compte non seulement de sa forme, mais encore, racines et schèmes étant traités comme des signes, de son sens. Sur le plan sémantique, il n'est pas exagérément difficile de montrer que cette représentation est totalement inadéquate.

[19] *Al-Ahram International, passim.*

[20] Éditorial du journal algérien *al-Šaʿb* du 16/2/97 où apparaît quatre fois le terme : *taṭbīq/ḍarūrat al-ḫawṣaṣa* = « application/nécessité de la privatisation... »

[21] *Sayašhad (...) qiṭāʿ al-fanādiq wa-l-siyāḥa ʿamaliyyat taḫṣīṣ fi 'iṭār barnamāǧ al-'iṣlāḥāt al-iqtiṣādiyya al-yamanī* = « le secteur des hôtels et du tourisme verra une opération de privatisation, dans le cadre du programme de réformes économiques du Yémen » (*al-Ṯawra* du 31/3/95).

AnIsl 32 (1998), p. 125-143 Pierre Larcher
Un phénomène de dérivation "formelle" en arabe classique ? A propos de la IIIe forme verbale fāʿala.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Reconnaître, comme le fait Cantineau, certaines formations comme dénominatives oblige, sous peine d'aporie, à reconnaître les autres comme déverbatives, bref que la racine n'a jamais de sens en elle-même, mais toujours comme racine ou d'un verbe ou d'un nom (Larcher, 1995). Mais, dans les formations déverbatives, la racine, selon les associations paradigmatiques et syntagmatiques du dérivé, peut représenter soit le verbe de base, soit une forme déjà augmentée du verbe, soit les deux (Larcher, 1994) et, si elle représente le verbe de base, soit l'actif, soit le passif, soit les deux (Larcher, 1996a et 1996b). Sur le plan morphologique, il existe deux grands arguments qui rendent cette représentation au moins partiellement inadéquate: n'est évidemment pas le produit du croisement d'une racine et d'un schème tout mot formé sur un autre par pré-, in- ou suffixation; ne l'est pas davantage tout mot dont la forme est fonction de celle d'un autre. Nous sommes donc heureux d'ajouter un argument de ce type, qualitativement, sinon quantitativement, précieux, en ce qu'il rend la «racine» un peu plus «contournable»...

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

Ibn Mālik = 'Abū ʿAbd Allāh Ǧamāl al-dīn Muḥammad Ibn Mālik. *Šarḥ al-Tashīl*. Éd. par ʿAbd al-Raḥmān al-Sayyid et Muḥammad Badawī al-Maḫtūn, 4 parties en 2 vol. Le Caire: Hiǧr li-l-ṭibāʿa wa-l-našr wa-l-tawzīʿ wa-l-'iʿlān, 1410/1990.

Ibn Manẓūr, *LA* = Muḥammad b. Mukarram b. ʿAlī b. 'Aḥmad al-'Anṣārī al-'Ifrīqī al-Miṣrī Ǧamāl al-dīn 'Abū l-Faḍl Ibn Manẓūr. *Lisān al-ʿArab al-muḥīṭ*. Éd. par Yūsuf Ḫayyāṭ, 4 vols. Beyrouth: Dār Lisān al-ʿArab. S.d.

Ibn al-Sarrāǧ, *'Uṣūl* = 'Abū Bakr Muḥammad b. Sahl Ibn al-Sarrāǧ. *Al-'Uṣūl fī l-naḥw*. Éd. par ʿAbd al-Ḥusayn al-Fatlī, 2e éd., 3 vol. Beyrouth: Mu'assasat al-Risāla, 1405/1985.

Ibn ʿUṣfūr, *Mumtiʿ* = Abū l-Ḥasan ʿAlī b. Mu'min Ibn ʿUṣfūr. *Al-Mumtiʿ fī l-taṣrīf*. Éd. par Faḫr al-dīn Qabāwa, 2 vol. Beyrouth: Dār al-'āfāq al-ǧadīda. 1390/1970.

Ibn Yaʿīš, *Šarḥ al-Mufaṣṣal* = Muwaffaq al-dīn Yaʿīš b. ʿAlī Ibn Yaʿīš. *Šarḥ al-Mufaṣṣal*. 10 vol. Le Caire: 'Idārat al-ṭibāʿa al-munīriyya. S.d.

Mille et une Nuits = *'Alf layla wa-layla*. 3 vol. Dār al-hilāl. 1958.

Raḍī l-dīn al-'Astarābāḍī, *Šarḥ al-Šāfiya* = Muḥammad b. al-Ḥasan Raḍī l-dīn al-'Astarābāḍī. *Šarḥ Šāfiyat ibn al-Ḥāǧib*. Éd. par Muḥammad Nūr al-Ḥasan, Muḥammad al-Zafzāf et Muḥammad Muḥyī l-dīn ʿAbd al-Ḥamīd, 4 vol. Le Caire. 1358/1939. [Réimp. Beyrouth: Dār al-kutub al-ʿilmiyya, 1395/1975].

Rāzī, *Muḫtār* = Muḥammad b. 'Abī Bakr b. ʿAbd al-Qādir al-Rāzī. *Muḫtār al-Ṣiḥāḥ*. Beyrouth: Librairie du Liban, 1987.

Sībawayhi, *Kitāb* = 'Abū Bišr ʿAmr b. ʿUṯmān b. Qanbar Sībawayhi. *Al-Kitāb*. Éd. par ʿAbd al-Salām Muḥammad Hārūn, 5 vol. Le Caire, 1966-1977. [Réimp., Beyrouth: ʿĀlam al-kutub, s.d.].

AnIsl 32 (1998), p. 125-143 Pierre Larcher
Un phénomène de dérivation "formelle" en arabe classique ? A propos de la IIIe forme verbale fāʿala.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Tibrīzī = ʾAbū Zakariyā b. ʿAlī b. Muḥammad b. al-Ḥasan b. Muḥammad b. Mūsā al-Šībānī dit al-Ḫaṭīb al-). *Šarḥ al-Qaṣā'id al-ʿAšr*, Éd. par Muḥammad Muḥyī l-dīn ʿAbd al-Ḥamīd, Maktabat Muḥammad ʿAlī Ṣabīḥ, Le Caire, 1384/1964.

Zamaḫšarī, *ʾAsās* = ʾAbū l-Qāsim Maḥmūd b. ʿUmar al-Zamaḫšarī. *ʾAsās al-balāġa*, Éd. par ʿAbd al-Raḥīm Maḥmūd. Beyrouth: Dār al-maʿrifa. 1399/1979.

Sources secondaires

Anscombre, Jean-Claude (1979). «Délocutivité benvenistienne, délocutivité généralisée et performativité». *Langue française* 42, p. 69-84.

Barthélemy, Adrien (1935-1954). *Dictionnaire Arabe-Français. Dialectes de Syrie: Alep, Damas, Liban, Jérusalem*. Paris: Geuthner.

Belot, Jean-Baptiste (1896). *Dictionnaire al-Faraed arabe-français*. Beyrouth: Imprimerie catholique.

Benveniste, Émile (1958[1966]). «Les verbes délocutifs», dans *Mélanges Spitzer*, p. 57-63 [repris dans *Problèmes de linguistique générale*, t. I, p. 277-285. Paris: Gallimard].

Belnap R. Kirk & Haeri, Niloofar (1997). *Structuralist Studies in Arabic Linguistics Charles A. Ferguson's Papers, 1954-1994*, coll. *Studies in Semitic Languages and Linguistics* XXIV. Leiden: Brill.

Brockelmann, Carl (1908-13). *Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen*, t. I et II. Berlin.

Cantineau, Jean (1950). «Racines et schèmes», dans *Mélanges William Marçais*, p. 119-124. Paris: G.P. Maisonneuve et Larose.

Cohen, David (avec la collaboration de François Bron et Antoine Lonnet) (1994). *Dictionnaire des racines sémitiques comprenant un fichier comparatif de Jean Cantineau*, fasc. 2 'TN-GLGL. Louvain: Peeters.

Cornulier, Benoît de (1976). «La notion de dérivation délocutive», *Revue de linguistique romane* 40, p. 116-144.

Dozy, Reinhardt. *Supplément aux dictionnaires arabes*, 3e édition. Leiden: Brill et Paris: Maisonneuve et Larose [1re édition, 1881].

Ducrot, Oswald (1984). *Le dire et le dit*. Paris: Minuit.

Fleisch, Henri (1944). *Les verbes à allongement vocalique interne en sémitique. (Études de grammaire comparée)*, thèse pour le doctorat ès lettres présentée à la faculté des Lettres de l'université de Paris. Paris: Institut d'ethnologie.

Fleisch, Henri (1961 et 1979). *Traité de philologie arabe*, vol. I, *Préliminaires, phonétique, morphologie nominale* et vol. II, *Pronoms, morphologie verbale, particules*. Beyrouth: Imprimerie catholique.

Ferguson, Charles A. (1967). «Root-echo Responses in Syrian Arabic Politeness Formulas», in Don G. Stuart (ed.) *Linguistics Studies in Memory of Richard Slade Harrell*, p. 37-45. Washington DC: Georgetown University Press [repris dans Belnap et Haeri, 1997, p. 198-211].

Ferguson, Charles A. (1983). «God-wishes in Syrian Arabic», *Mediterranean Language Review* 1: 65-83 [repris dans Belnap et Haeri, 1997, p. 212-228].

AnIsl 32 (1998), p. 125-143 Pierre Larcher
Un phénomène de dérivation "formelle" en arabe classique ? A propos de la IIIe forme verbale fāʿala.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Fück, Johann (1955[1950]). *ʿArabīya. Recherches sur l'histoire de la langue et du style arabe*. Paris : Didier [tr. fr. de ʿArabīya, Akademie-Verlag, Berlin, 1950].

Gaffiot, Félix (1934). *Dictionnaire illustré latin-français*. Paris : Hachette.

Joüon, Paul (1930). « Sémantique des verbes statifs de la forme *qatila* (*qatel*) en arabe, hébreu et araméen », *Mélanges de l'université Saint-Joseph*, tome XV, fasc. 1, p. 3-32. Beyrouth : Imprimerie catholique.

Joüon, Paul (1935). « Remarques sur les 3e et 7e formes verbales *fāʿal* et *infaʿala* de l'arabe », *Mélanges de l'université Saint-Joseph*, tome XIX, fasc. 4, p. 99-116. Beyrouth : Imprimerie catholique.

Kazimirski, A. de Biberstein (1846-1847). *Dictionnaire Arabe-Français*. Paris : Théophile Barrois.

Lane E.W (1863-1874). *Maddu l-Ḳamoos. An Arabic-English Lexicon*, Parts 1-5 et Stanley Lane Poole (1877-1893), Parts 6-8 et Suppl. London.

Larcher, Pierre (1983). « Dérivation délocutive, grammaire arabe, grammaire arabisante et grammaire de l'arabe » *Arabica* 30, p. 246-266. Leiden : Brill.

Larcher, Pierre (1985). « Vous avez-dit "délocutif" ? », *Langages* 80, p. 99-124. Paris : Larousse.

Larcher, Pierre (1994). « Un phénomène de "surdérivation" en arabe classique. À propos de la Xe forme verbale *istafʿala* », *AnIsl* XXVIII, p. 215-230. Le Caire : Ifao.

Larcher, Pierre (1995). « Où il est montré qu'en arabe classique la racine n'a pas de sens et qu'il n'y a pas de sens à dériver d'elle », *Arabica* 42/3 : 291-314. Leiden : Brill.

Larcher, Pierre (1996a). « Sur la valeur "expositive" de la forme *'afʿala* de l'arabe classique », *Zeitschrift für arabische Linguistik* 31, p. 7-24. Wiesbaden : Harrassowitz.

Larcher, Pierre (1996 b). « Dérivation lexicale et relation au passif en arabe classique », *Journal asiatique* 284.2, p. 313-338.

Mez, A. (1906). « Über einige sekundäre Verba im Arabischen », *Orientalische Studien Theodor Nöldeke gewidmet*, t. I, p. 249-54. Giessen.

Nöldeke, Theodor (1897). *Zur Grammatik des klassischen Arabisch, Denkschriften der kaiserlichen Akademie der Wissenchaften, Philosophisch-historische Classe*, Band 45. Wien : Carl Gerold's Sohn.

Récanati, François (1979). *Les énoncés performatifs*. Paris : Minuit.

Reig, Daniel (1983). *Dictionnaire as-Sabil Arabe-Français, Français-Arabe*. Paris : Larousse.

Stumme, Heinrich (1896). *Grammatik des tunisischen Arabisch*. Leipzig.

Vollers, Karl (1903). « Semitische Mizellen », *Zeitschrift für Assyriologie*, t. 17, p. 305-332.

AnIsl 32 (1998), p. 125-143 Pierre Larcher
Un phénomène de dérivation "formelle" en arabe classique ? A propos de la IIIe forme verbale fāʿala.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net